

L'officier pendant la bataille

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **2 (1857)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Masséna adressa ces instructions sous le sceau du secret et en se réservant de fixer le moment de l'exécution. Par ses ordres ostensibles et par ses discours, il laissait percer la résolution d'affronter toute attaque dans une position qu'il feignait de croire inexpugnable.

(*A suivre.*)

L'OFFICIER PENDANT LA BATAILLE ¹.

S'il nous est permis de donner aux jeunes officiers quelques détails sur leurs devoirs généraux, personne ne nous blâmera de les conduire jusque sur le champ de bataille.

On peut épuiser son adversaire en le tourmentant à coups d'épingles jusqu'au désespoir, le fatiguer en lui faisant subir défaites sur défaites, ou le tuer sur place par un coup de massue. Nous apprenons tout cela par la guerre qui présente une foule de nuances extrêmement variées, et par la stratégie qui doit toujours tenir compte des personnes, des choses et des lieux. Le coup de massue agit le plus vite, ce coup-là, c'est la bataille.

Les officiers inexpérimentés se font une fausse idée d'une bataille ; la cause principale en est dans les descriptions romanesques de nos historiens actuels.

Un livre à la main et devant les yeux un tableau sur le premier plan duquel on voit des héros groupés poétiquement, le jeune officier ne rêve que d'actions d'éclats, et oublie les circonstances graves dans lesquelles il peut se trouver. Son imagination ardente le transporte d'un bond dans la mêlée, il ne sent rien des impressions qui dans la réalité la précèdent, et qui seraient très propres à donner à ses pensées une autre direction.

Nous parlerons donc d'abord des différentes circonstances et positions où se trouvera le jeune officier avant, pendant et après la bataille.

Après une forte marche, l'officier arrive avec sa troupe au bivouac. Il peut s'estimer heureux s'il y est un tant soit peu protégé contre le froid de la nuit ou la pluie, contre la faim et la soif ; en effet des masses compactes de troupes sont réunies sur un espace limité, et les villages les plus voisins n'offrent que de bien minimes ressources pour tant de milliers de personnes. Le peu de temps qui s'écoule avant la nuit close est consacré à des inspections d'armes, de munitions, de chevaux et à d'autres devoirs dont le service exige l'accomplissement.

Enfin le jeune officier se jette épuisé sur sa paille (quand il en a), et demande à quelques heures de sommeil de restaurer ses membres fatigués pour le combat du lendemain. A la pointe du jour, les tambours et les trompettes l'appellent à une nouvelle activité. Tout le monde se prépare ; car déjà on entend quelques coups de feu du côté des avant-postes, et des adjudants galoppent dans toutes les directions, pour porter les ordres nécessaires. Au milieu de cette agitation générale, personne

¹ Extrait de Poenitz.

n'a le temps de réfléchir longtemps, chacun pense au présent, chacun est occupé pour son propre compte ou avec ses inférieurs, et recommande son âme à Celui qui voit tout.

Peu de temps après les troupes sont sous les armes et se mettent en marche. On ne suit plus des chemins battus. Les bataillons marchent en colonnes serrées, au travers de prairies et de champs, de collines et de vallées. Peu à peu le tout se trouve en ligne de bataille. On n'est pas encore arrivé dans la région du danger que des boulets morts roulent en ricochant sur le terrain, sans qu'on y fasse grande attention. On avance muet et anxieux à la rencontre de l'ennemi ; on entend le feu devenir de plus en plus vif.

Bientôt la scène change, on voit arriver des blessés d'abord isolés, puis en plus grand nombre, se traînant avec peine vers les places de pansement ; çà et là on aperçoit des mourants, se tordant dans leur sang, des estropiés implorant la mort. Les balles ennemies passent dans les colonnes avant que celles-ci aient atteint leur destination, et augmentent le danger. Malgré tout cela, rien ne doit arrêter ou même déranger l'ordre de la marche ; qui est blessé sort des rangs, qui est tué reste couché ; les autres passent impassibles. La balle meurtrière a-t-elle atteint un ami, on se contente d'une poignée de main, et sans retard on rejoint son poste. Cette insensibilité peut paraître révoltante, mais la cruelle nécessité l'ordonne ; des soins inopportuns pour le bien de quelques-uns pourraient coûter la vie à des centaines de personnes. Dans de pareils moments, le soldat oublie qu'il est homme, il n'est plus maintenant que l'instrument d'une puissance supérieure, et sur le dévouement absolu duquel on se fie aveuglément. Telle est la première épreuve du jeune soldat. Celui qui alors conserve son sang-froid, ne pense qu'au but et non aux sacrifices ; qui voit devant lui la victoire comme but suprême et cherche à l'atteindre de tous ses efforts, celui-là a évité la première pierre d'achoppement sur la carrière glissante de la gloire militaire, celui-là peut ambitionner quelque chose de plus élevé.

Arrivées sur la ligne de bataille, les troupes se trouvent exposées à un feu plus vif, auquel dans le premier moment il est impossible de répondre sinon à l'aide de l'artillerie. Les boulets enlèvent des files entières, les camarades de droite et de gauche sont couverts du sang de leurs compagnons d'armes. Tel cheval élégant tombe mort avec son cavalier, ou cherche par des ruades effrénées à échapper aux tortures de ses plaies jusqu'à ce qu'il succombe aussi.

Mais la position doit être conservée, les pertes fussent-elles encore plus considérables. Dans de pareils moments qui parfois ont une certaine durée, le *sang-froid* du jeune officier est exposé à maintes rudes épreuves. Les yeux des soldats sont fixés sur lui, il ne doit pas laisser apercevoir le moindre symptôme d'anxiété ; au contraire, il faut que ses traits n'expriment que le courage le plus inébranlable. L'officier doit veiller à ce que avec les hommes légèrement blessés ne s'éloigne aucun homme non blessé, à ce que ceux qui sont atteints grièvement ne soient pas accompagnés jusqu'aux places de pansement par plus de soldats qu'il n'est néces-

saire, à ce que les lacunes soient immédiatement remplies, à ce que les chevaux de cavaliers tués soient donnés aux cavaliers sans chevaux, et à ce que les pelotons soient toujours réorganisés et serrés. Aperçoit-il du découragement dans sa troupe, l'officier doit relever le moral de ses soldats par quelques paroles énergiques, chose assez difficile quand on manque de courage soi-même.

La tenue impassible de l'officier réagit d'une manière très efficace sur ses hommes. Des symptômes de *peur* par contre se gravent profondément dans la mémoire des inférieurs; ils détruisent le respect et la confiance qui sont dus aux chefs. Cette seconde épreuve est-elle subie heureusement, alors un grand pas est fait dans la carrière militaire du jeune officier, et l'on peut avec confiance voir les événements se succéder. Enfin un adjudant apporte l'ordre de l'attaque, l'officier se croit enfin près du but tant désiré, il rêve la gloire, s'il en a le temps, il voit déjà sa poitrine ornée des insignes de la bravoure; mais les choses ne vont pas si vite! — Un infernal feu de mitraille reçoit les têtes de colonnes, écrase les premiers rangs, et vos propres morts gênent considérablement la marche. La colonne est arrêtée. Le feu devient de plus en plus désastreux; le sol même paraît en trembler. Un nouvel ordre d'attaque arrive plus pressant encore, méprisant la mort on passe sur les cadavres et sur les mourants. Heureuse est la cavalerie, car elle peut charger assez vite sur des chevaux non moins ardents qu'elle, et galopper dans des nuages de poudre. — Si l'attaque a échoué, elle a toujours l'avantage de pouvoir s'éloigner rapidement de la portée des projectiles; tandis que les bataillons de l'infanterie, après un échec, restent souvent exposés plusieurs minutes au feu de l'ennemi, et sont quelquefois hâchés par la cavalerie dans leur mouvement de retraite. — Voilà la troisième épreuve. Celui qui dans ce baptême de feu ne perd pas l'équilibre, qui sait parer les coups de la lame ennemie avec la sienne, celui-là a donné une glorieuse preuve de bravoure et bien mérité de la patrie.

Mais le jeu sanglant et chanceux des armes conduit l'officier à des épreuves encore plus dures, qui exigent de lui le plus haut degré d'intrépidité. Dans des attaques sur des fermes, des villages ou des fortifications qui, dans le moment décisif de la bataille, sont devenus le point dont la possession décidera du résultat de la journée, il a peut-être réussi à s'emparer d'un bâtiment, d'un ouvrage isolé, mais l'attaque générale a été repoussée, et il ne l'apprend que trop tard. Doit-il, avec la poignée de braves qui l'ont suivi volontiers au travers de la pluie de balles la plus intense, et qui maintenant sont abandonnés, doit-il lutter sans espoir contre un ennemi qui l'écrase, ou se rendre? — L'honneur commande l'un et l'humanité réclame l'autre. Quel conseil doit écouter l'officier? — Il n'y a pas ici seulement l'honneur, il y a encore un devoir bien sérieux à prendre en considération. Plus la petite troupe continuera courageusement cette lutte inégale, plus longtemps elle pourra se maintenir sur le point conquis; plus elle pourra compter sur un secours prochain. Cet accident peut décider le commandant en chef à des efforts extraordinaires pour sortir les siens de leur position difficile, et gagner ainsi un point important; tandis que, sans cela, l'attaque n'eût peut-être pas été renouvelée. Qu'on

suive donc toujours les conseils de l'honneur, et qu'on abandonne le reste à la fortune.

La mort du brave sur le champ de bataille est un sort bien digne d'envie, si on le compare aux longues années de souffrances que ceux qui se rendent prisonniers ont parfois à endurer.

Les horreurs du combat se sont apaisées, l'obscurité s'étend, le feu se tait peu à peu, le champ de bataille a été conservé glorieusement, l'ennemi vaincu. Alors commence l'acte final de ce drame sanglant, et le soldat redevient homme. Mais l'officier ne peut pas encore s'abandonner au repos. Lorsque son service ne l'appelle pas à la poursuite de l'ennemi ou aux avant-postes, il doit sa première sollicitude aux blessés. Veiller à leur apporter consolations et secours, soins et pansements est non-seulement un devoir sérieux, mais aussi un des plus sacrés du supérieur tout comme du camarade.

L'ennemi blessé aussi a droit à ces mêmes secours, car il n'est plus notre ennemi, puisqu'il ne peut plus nous nuire.

Les prisonniers doivent être soignés avec douceur, si nous voulons pouvoir exiger de notre adversaire mêmes soins et même sollicitude pour nos camarades malheureux.

Enfin l'officier doit avoir un œil vigilant sur ceux de ses subordonnés qui, après une aussi sanglante affaire, peuvent se laisser aller à des actes de cruauté sur des personnes sans défense. Celui qui feint de ne pas voir les infamies que commettent ses inférieurs, s'en rend le complice ; il souille la gloire du vainqueur. S'opposer à de pareils excès n'est pas facile ; il faut pour cela développer toute l'énergie d'une robuste nature, qui sait obtenir de l'obéissance même de soldats disposés à la mutinerie.

Terminons ici cette esquisse des devoirs personnels et des différentes positions de l'officier sur le champ de bataille.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous donnons ci-dessous encore quelques extraits de l'*Instruction sur le service actif de l'état-major fédéral*, par Rustow :

APERÇU GÉNÉRAL DES OPÉRATIONS DE GUERRE.

1° Une mise sur pied fédérale peut avoir lieu dans trois circonstances principales :

a) Pour garder la frontière. Vu le système de neutralité de la Suisse, ces mises sur pied peuvent être fréquentes. Il suffit ordinairement, dans ce but, d'une partie de l'effectif de l'armée, savoir de 12,000 à 20,000 hommes. En cas que la suite des événements nécessite une levée plus considérable ou la mise sur pied de toute l'armée fédérale, on peut considérer la première garde des frontières comme l'avant-garde de l'armée en général et prendre d'avance, quant à la levée, à la dislocation, etc., toutes les mesures en conséquence.

b) La Confédération peut fournir un corps de troupes de secours à un allié. La